

doux nom qui rappelle en même temps la grandeur et la richesse de l'entreprise.

En effet, un chemin de fer qui s'étend à travers le Canada, d'un océan à l'autre, coupant les vastes plaines du Nord-Ouest, franchissant les Montagnes-Rocheuses, contournant les immenses plateaux qui entourent la Baie d'Hudson, parcourant, sur des centaines de lieues, des forêts vierges de toute habitation, partant de l'océan Pacifique pour s'arrêter sur les bords du Saint-Laurent ; un tel chemin de fer n'est pas une entreprise comme une autre. Et puis, on peut aujourd'hui considérer ce projet comme définitivement en train de se réaliser ; ce qu'on croyait n'être qu'un rêve, avant moins de quatre ou cinq ans, sera une réalité.

Héroïques missionnaires du Canada, eussiez-vous jamais pensé que, sur la route que vous parcouriez avec tant de peine et de fatigues pour aller prêcher l'Évangile aux peuples qui vous attendaient sur les rivages de la Mer du Nord, eussiez-vous jamais pensé qu'un jour viendrait où de puissantes locomotives, vomissant la vapeur et la flamme, sillonneraient ces immenses forêts qui vous abritaient, vous et vos féroces néophytes !

On sait que la partie du pays qui s'étend depuis le nord du district de Chicoutimi jusqu'à la Baie James deviendra très riche en productions agricoles et minérales, outre qu'elle offre à l'activité humaine toutes les ressources et tous les moyens de grande exploitation industrielle ; c'est précisément au sujet de ce vaste territoire que le Père Albanel écrivait, en 1671 : "Ce pays n'est pas montagneux ; l'air y est plus doux, les campagnes sont belles et les terres y produiront beaucoup et seraient capables de nourrir de grands peuples, si on les faisait valoir."

Quelle heureuse chance, vraiment, pour nos comtés de Saguenay et du Lac St-Jean, si tous ces innombrables produits de l'Ouest, accourant à nous sur les ailes du Trans-Canada, venaient s'ajouter à leurs richesses propres. Je vous laisse à penser si l'ancien royaume de Saguenay serait fier de voir défiler, à travers ses nombreuses paroisses, de longues suites de wagons et de convois transportant, au grand profit du commerce et de l'industrie, la portion la plus considérable de leurs marchandises, sur d'énormes steamers mouillés dans le port de Chicoutimi.

Ce sera alors que la vallée du Saguenay, réalisant sa grande destinée,

s'élançera dans la clarté de l'avenir, fière de ce qu'elle est, bien plus encore de ce qu'elle sera. Pour elle, pour sa plus grande prospérité, ce chemin de fer est si nécessaire que, vraiment, aucune force d'inertie ne saurait l'empêcher d'être fait. Le royaume de Saguenay semble être arrivé à cette époque où certaines entreprises longtemps retardées, mais cependant inévitables, s'imposent à tous les esprits.

Autre chose. Pour la province de Québec, en général, il est de la plus haute importance que cette région de Roberval à la Baie James ne reste pas déserte et inculte, mais soit ouverte à la colonisation. En 1874, Arthur Buies disait au cours d'une de ses conférences : "Ce qu'il faut, ce qui est un besoin essentiel, une condition absolue d'existence pour les peuples modernes, ce sont les grands travaux industriels, l'application vaste et répétée de la science, et des voies de communication aussi nombreuses qu'étendues." "Il faut qu'un pays soit sillonné de chemins de fer, comme un membre est sillonné de muscles et de nerfs."

Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour se convaincre des immenses avantages qu'apportera, non seulement à nos comtés, mais à toute la province de Québec, la construction du Trans-Canada.

Et nous, la génération future, nous verrons le commencement de toutes ces grandes choses, nous verrons les leurs grandissantes de cette splendide aurore ; nous aurons vu écarter le voile qui la couvre et faire le grand effort pour déchirer le nuage qui enveloppe encore l'avenir de notre Province.

DAMASE POTVIN,
Élève de Physique.

CHRONIQUE ÉCOLIÈRE

L'année scolaire est commencée sérieusement ; et, depuis une quinzaine de jours, tout va comme si, vraiment, il y avait six mois que la machine classique est en marche. Dès le lendemain de la rentrée même, la ruche bourdonnait. *Fervet opus.*

C'est qu'il y en a aussi de l'ouvrage sur le métier, au commencement d'une année scolaire ! Et, devant la rude tâche qui nous attend durant ces dix mois de labeur, plus d'un, quelques fois, sent son courage faiblir. Heureusement, pour soutenir ces courages sans cesse chancelants, il y a les récompenses, les prix, les grades universitaires et, quand cela ne suffit pas,

il y a... comment dirais-je ? il y a... les remèdes violents dont on peut, en désespoir de cause, savourer toute l'amertume. Tout cela, n'est-ce pas assez pour stimuler les plus paresseux ? Aussi devant l'ardeur fébrile qui nous anime, rien ne peut résister : les thèses les plus profondes, les problèmes les plus compliqués, les textes les plus savants et les plus retors n'ont plus de secrets. Pauvres auteurs ! après deux mois, eux aussi, d'un repos bien mérité, c'est pitié de les voir maintenant tordre leurs membres sous notre logique impitoyable, de nous les voir diséquer un à un, lambeaux par lambeaux. Certes, malgré tout ce qu'on peut dire, cette lutte avec les auteurs anciens et nouveaux est noble et belle, mais elle est aussi bien rude.

Pour les uns, il s'agit, cette année, de s'enfoncer dans les profondeurs de la philosophie, la "science des sciences, l'art des arts". Les jouissances austères et pures, réservées aux amateurs de la sagesse, ne se feront pas sentir avant qu'ils aient versé bien des sueurs, creusé bien des heures telle ou telle question qui, une fois résolue, en aura fait surgir des centaines d'autres. Pour un grand nombre, il leur faudra lutter corps à corps avec les difficultés de l'arithmétique, sans omettre la table de multiplication, où hélas ! quelques-uns font longtemps de déplorables naufrages, extraire en passant les racines carrées et, définitivement, se perdre dans les équations et les théorèmes. Pour d'autres, enfin, cette année sera l'année des versions, des thèmes et des règles de grammaire, sans oublier *rosa ni Ludovicus rex*. Mais pour tout cela, il faut du travail et surtout le goût du travail ; et l'on verra quelle source de jouissances inépuisables n'est pas l'étude pour celui qui est parvenu une fois à en cultiver le goût jusqu'à la passion. Et si, après n'avoir eu durant tout notre cours d'études qu'une seule ambition, celle d'acquiescer les connaissances propres à notre état, qu'une seule soif, celle d'apprendre, si, dis-je :

... joyeuse au labeur, notre main faible ou
[forte
D'épis plus ou moins lards enrichit les sillons,
Diverse est la moisson, l'effort est un, qu'il importe,
Le mérite est égal... mes amis, travaillons.

L'époque des grands congés est finie, bien finie pour nous et, par une conséquence toute naturelle, nous avons entamé immédiatement celle des